

L'ontologie paradoxale d'Alberto Caeiro

Alain Badiou

Number 5, Winter 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2291ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Badiou, A. (2004). L'ontologie paradoxale d'Alberto Caeiro. *Contre-jour*, (5), 87–92.

L'ontologie paradoxale d'Alberto Caeiro

Alain Badiou

En apparence, Caeiro est un Parménide de la sensation : les choses sont les choses, qui sont les choses, et « Voir » est la seule science de cette identité. Autrement dit : l'être est ce qu'il est (« les étoiles ne sont que des étoiles et les fleurs que des fleurs »), et s'accorder à cet être s'épuise dans le constat de son existence (« les choses n'ont pas de signification : elles ont une existence »). On appelle « visibilité » la donation de cette existence. L'éthique de la connaissance se dit : s'en tenir strictement au visible, sans jamais l'outrepasser vers l'interprétation. Cette exigence est du reste presque intenable : « Qu'il est difficile de ne voir que le visible ! »

Bien comprendre que l'empirisme (la sensation) n'est qu'apparent. La thèse fondamentale est parménidienne : le néant n'a aucune existence. Et quelles sont les formes spontanées du néant, de l'illusion de néant ? Il y en a trois principales :

- La supposition que les choses ont un intérieur, une essence mystérieuse qu'il faudrait parvenir à penser.
- La supposition que les choses forment un Tout, une nature homogène.
- La supposition que les choses sont liées, qu'il faut penser leurs relations, ou les rapports analogiques qu'elles entretiennent entre elles.

La réfutation de ces trois prétentions du néant à outrepasser la pure identité d'existence des choses (prétentions entretenues par « les poètes mystiques » qui sont aussi des « philosophes malades ») occupe une bonne partie de l'œuvre de Caeiro, définie comme « prose de ses vers » à raison de son appareillage didactique.

Premièrement, « la Nature n'a pas de dedans », et « l'unique signification intime des choses, c'est le fait qu'elles n'aient aucune intime signification. » Lorsque Caeiro prétend qu'il « pense avec les yeux et avec les oreilles et avec les mains et avec les pieds et avec le nez et avec la bouche », il veut d'abord dire qu'il congédie le néant de l'intériorité, qu'il se livre à l'ascèse de la pure existence, qu'il s'exerce à « l'apprentissage du désapprendre ». Désapprendre quoi ? L'intérieur, le néant, le mystère. Parvenir à cette forme affirmative de la non-pensée : « Les choses sont l'unique sens occulte des choses. » Poser qu'« être réel, cela veut dire n'être pas au-dedans de soi ».

Deuxièmement, « la Nature n'existe pas ». Il n'y a que du multiple, que « des arbres, des fleurs, des herbes ». Ne saurait exister « un tout dont cela fasse partie ». La Nature — la formule est frappante — « est faite de parties sans un tout ». L'hypothèse d'un « ensemble réel et véritable » est « une maladie ». Quand Caeiro se présente comme « un interprète de la Nature », ou encore « le Découvreur de la Nature », et même « l'unique poète de la Nature », il faut comprendre qu'il est le premier poète à nommer l'inexistence de cette supposée Nature, le néant de la totalité, la dissémination radicale des choses.

Troisièmement, toute analogie est une falsification, toute relation une erreur, toute comparaison un sophisme. Caeiro confesse qu'il lui arrive de dire des choses comme « les fleurs sourient », ou « les fleuves chantent », voire de comparer le Tage et la rivière qui traverse son village. Mais ces artifices ne sont que l'envers de néant d'une identité qu'il s'agit de transmettre. Le but est, par ces concessions à la « grossièreté » des réactions communes, de « faire sentir davantage aux hommes faux l'existence authentiquement réelle des fleuves et des fleurs ». De leur faire savoir, par la médiation récusée du néant des relations, qu'il n'y a que des êtres absolument disjoints et incomparables, que « le Tage n'est pas plus beau que la rivière qui traverse

mon village / parce que le Tage n'est pas la rivière qui traverse mon village ». Aucun étant n'a en lui-même le pouvoir de convoquer la pensée à sa différence avec un autre étant. Il s'épuise dans sa propre existence : « La rivière de mon village ne fait penser à rien. »

Puisqu'il n'y a ni intériorité, ni totalité, ni relation (ou différence), quel est l'enjeu du poème ? Indiquer le pur Dehors. C'est l'extraordinaire modernité de Caeiro : proposer que la pensée (renommée « non-pensée », ou « pensée de rien », ou « sensation ») soit simple transmission de la co-existence du Dehors. Sur ce point, les formules sont particulièrement ramassées. Par exemple : « Je sais que je comprends la Nature du dehors. » Ou : « Paix à l'essence entièrement extérieure de l'Univers ! » Ou cette maxime, à laquelle le poète accorde qu'il lui est presque impossible d'obéir : « être en entier à l'extérieur de moi-même, et rien de plus ». Au plus loin de l'empirisme, ou des ressources du corps, le « voir » est la pensée comme absoluité du dehors. Et cette expérience est menée, non à partir d'un centre sensitif qui donnerait la mesure des choses, mais tout au contraire en dissolvant toute centration subjective supposée dans la dimension du visible : « je suis de la dimension de ce que je vois et non de la dimension de ma propre taille ».

De quoi cependant le Dehors intotalisable est-il peuplé ? De choses, nous répète Caeiro. Ce qui n'est pas facile à penser. On comprend certes qu'une chose est une existence pure : « les choses n'ont pas de nom ni de personnalité : elles existent ». On comprend négativement qu'il s'agit de ne rien ajouter à cet être-là dont la critique de la représentation délivre la facticité et la contingence. C'est la magnifique définition : « Être une chose, c'est ne pas être susceptible d'interprétation. » On comprend enfin que l'Un de la chose, son identité d'existence, n'est que cette existence elle-même, et non un prédicat séparable : « Il suffit d'exister pour être complet. » Mais la question est alors d'interpréter la fonction des exemples de choses dont les poèmes sont remplis. D'entendre *selon l'ontologie de Caeiro* le sens des mots « arbre », « fleur », « fleuve », « vent », « étoile »... Car aucun de ces mots ne désigne une chose singulière, tous, tels des Idées platoniciennes flottantes, visent des genres, ou des « manières d'être », et non des existants.

Au fond, le grand paradoxe de la poésie de Caeiro est que, toute dévouée en apparence au « voir », elle ne donne strictement rien à voir, que des essences nominales, des identités abstraites, des choses qui sont des Choses. Le Dehors est bien plus semblable au lieu intelligible de Platon qu'à une campagne réelle, un paysage contemplé, une région sensible expérimentée.

Si je lis par exemple que « grâce à Dieu les pierres ne sont que des pierres et les fleuves ne sont que des fleuves et les fleurs tout bonnement des fleurs », ai-je par ces tautologies ravissantes accédé à quelque fragment vrai d'univers ? Nullement. J'ai confirmé la classification idéale des choses et la validité des séparations qu'elle institue.

Pourtant, on attendrait une apologétique de la singularité, et donc de l'infinité descriptive. Un arbre, à lui seul, mériterait une nomination infinie. En effet Caeiro, privé des ressources de l'herméneutique des différences comme des assomptions de l'Un, ne veut pas même concéder que le multiple des « cas » d'une Idée soit saisissable. Il y a certes des arbres, des fleurs, des fleuves, mais en un autre sens, il n'y a que cet arbre, cette fleur, ce fleuve. « Une rangée d'arbres là-bas au loin, là-bas vers le coteau. Mais qu'est-ce qu'une rangée d'arbres ? Des arbres et voilà tout. / Rangée et le pluriel arbres ne sont pas des choses, ce sont des noms. » Nous voici donc basculés vers le nominalisme intégral. Donc vers l'inépuisable de la singularité ? Pas du tout ! Car la description est impossible, de ce que les prédicats n'appartiennent à la « chose » que comme choses à leur tout, en sorte qu'en toute rigueur, ils ne lui appartiennent pas. Il faut sur ce point lire attentivement le poème XL du *Gardeur de troupeaux* :

*Devant moi passe un papillon
et pour la première fois dans l'Univers je remarque
que les papillons n'ont ni couleur ni mouvement,
tout de même que les fleurs n'ont ni parfum ni couleur.
C'est la couleur qui est colorée dans les ailes du papillon,
dans le mouvement du papillon c'est le mouvement qui se meut,
c'est le parfum qui est parfumé dans le parfum de la fleur.
Le papillon n'est qu'un papillon
et la fleur n'est qu'une fleur.*

Oui, mais qu'est-ce qu'un papillon sans sa couleur ni son mouvement, qu'est-ce qu'une fleur sans son parfum ? D'autant qu'on doit aussi bien avoir le papillon sans sa forme (car c'est en lui la forme qui est formée), la fleur sans la symétrie de ses pétales (en elle, seule la symétrie symétrise).

N'est-ce pas, tout simplement, que le papillon, en tant que papillon, est l'existence « naturelle » d'une Idée du papillon ? Laquelle en effet contient comme son mixte intime des déterminations séparables (la couleur, le mouvement...), sans cependant pouvoir être dite identique au total de ces déterminations, qu'elle subsume dans un type intégral (« complet », dit Caeiro) d'existence possible.

Caeiro, antiphilosophe déclaré, énonce qu'« avec la philosophie, il n'y a pas d'arbres : il n'y a que des idées ». Mais dans le poème de Caeiro, qu'y a-t-il ? Quelle est la doctrine contenue dans le motif poétique de la pure transmission des existences séparables ? Sinon que ce qui existe est l'Idée telle qu'elle advient en dehors du temps et de l'espace ?

L'expérience de Caeiro est bien celle qui fait advenir l'arbre ou le fleuve au-delà de toute place sensible définie. C'est l'extrême tension qu'on trouve dans un des *Poèmes désassemblés* :

Je ne veux pas inclure le temps dans mon schéma.

Je ne veux pas penser les choses en tant que présentes : je veux les penser en tant que choses.

Je ne veux pas les séparer d'elles-mêmes en les traitant de présentes.

Je ne devrais même pas les traiter de réelles.

Je ne devrais pas les traiter de rien du tout.

Je devrais les voir, simplement les voir ;

les voir jusqu'au point de ne pouvoir penser à elles,

les voir hors du temps, hors de l'espace [...].

Une semblable « vision », soustraite à l'infini de la description, extraite des repères sensibles — temps et espace —, ramassée dans l'identité pure, rebelle aux prédicats, plus intense que toute pensée possible de la présence, comment ne pas la rapprocher de la contemplation des Idées ? Comment ne pas voir

dans le Dehors non-naturel de Caeiro, au-delà de toute représentation d'une chose, la souveraine indifférence nombrable des Choses ?

Peut-être est-ce ainsi qu'il faut entendre l'ironique et mystérieux début du recueil *Le gardeur de troupeaux* : « Jamais je n'ai gardé de troupeaux / mais c'est tout comme si j'en gardais. Mon âme est semblable à un pasteur, / elle connaît le vent et le soleil. » Si le troupeau est celui des Idées, c'est toujours à un « comme si » on en était le gardien que se ramène la connaissance du sensible.

Caeiro est cité dans la traduction d'Armand Guibert, ici et là revue par Judith Balso.